

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE-ARDENNE

DÉFENSE (ET PROMOTION) DE LA LANGUE FRANÇAISE CHAMPAGNE-ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD

Secrétaire : Francis DEBAR

**Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud,
2B, rue de Chevigné, 51100 REIMS**

Lettre n°108 – octobre 2013

RÉUNION DU 5 OCTOBRE 2013

Denis Diderot est né à Langres le 5 octobre 1713 : notre réunion coïncidait donc précisément avec le trois centième anniversaire de sa naissance.

DENIS DIDEROT PHILOSOPHE

par M. Jean-François Hugot

La philosophie de Diderot n'a rien de systématique. Diderot est avant tout un homme de dialogue qui fait appel non seulement à la raison mais à l'imagination et à l'intuition. Il aborde beaucoup de domaines que nous allons essayer de classer :

I. La recherche de la vérité :

Diderot est d'abord tenté par le scepticisme : scepticisme sur la nature profonde des choses, comme la matière, l'esprit, les vérités mathématiques. Mais le scepticisme n'est pas un but en soi, simplement une méthode pour aller à la vérité. Peut-on, alors, trouver la vérité ? La vérité sur la nature profonde des choses est difficile à connaître. On ne sait pas ce qu'est la matière ni ce qu'est l'esprit. Il faut donc se méfier des abstractions : la réflexion doit avoir une base dans la réalité concrète. Mais il faut parfois l'aider par l'intuition que Diderot appelle « *l'esprit de divination* ».

Il convient donc de remettre en question les préjugés, de ne pas se contenter de la vue, sujette à l'erreur (exemple : les faux miracles réalisés par les charlatans) et d'avoir recours à l'observation scientifique et à l'expérience. Il faut toujours se soucier des faits. Le défaut des esprits systématiques est de méconnaître les différences entre les êtres et la complexité des choses.

Mais l'homme n'est pas qu'un philosophe et un savant. Diderot étudie l'ensemble de sa personnalité.

II. Le problème de la personnalité

D'où vient la conscience de notre personnalité ? De la mémoire. Sans la mémoire point de conscience. La mémoire garantit la continuité de notre pensée. Et il y a un autre élément important : la lenteur des changements. Cette lenteur assure notre unité. La vraie mémoire, pour Diderot, n'est pas la mémoire intellectuelle, mais la mémoire affective. Il y a en nous une mémoire intense, qui élargit le présent. « *La*

mémoire intense et totale est un état d'unité complet. » Cette unité fait la conscience de notre personnalité. Mais cette conscience ne doit pas être resserrée au-dedans de nous-mêmes. Elle doit s'étendre dans l'espace et dans le temps : « *Nous sommes l'univers entier.* » Et nous voilà en face d'un autre problème : le problème de l'univers et des rapports de l'homme avec lui.

III. Le problème de l'univers :

Une constatation d'abord : le changement universel, la métamorphose incessante de la personnalité et le flux perpétuel des choses et des êtres. Diderot s'oppose au fixisme suivant lequel « les animaux sont sortis des mains du Créateur tels que nous les voyons ».

Mais quelle loi préside à ces transformations ?

Diderot exprime avant Darwin l'idée de sélection naturelle : « *Je puis vous soutenir [...] que toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu, et qu'il n'est resté que celles où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante, et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer.* »

Cette conception de l'univers est donc liée à toute une conception de la matière, dont Diderot étudie les propriétés.

IV. Le matérialisme :

Il y a une idée capitale dans la philosophie de Diderot : la sensibilité de la matière : « *Depuis l'éléphant jusqu'au puceron [...] depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature qui ne souffre ou qui ne jouisse.* » Cette sensibilité est inerte dans les minéraux, active chez l'homme, l'animal et la plante ; un passage est possible de l'une à l'autre. Il y a donc une chaîne des êtres, une unité fondamentale de la nature, et on ne peut parler d'essences ni d'individualités. « *Tout animal est plus ou moins homme* ». Mais il y a le danger de réduire l'homme à l'animal : l'homme à la différence de l'animal n'a pas le plaisir physique comme seule motivation. Diderot condamne les généralisations simplistes qui méconnaissent la complexité du réel.

Toutefois une remise en question de la morale et de la religion s'impose.

V. La morale :

Pour Diderot, il n'y a pas de morale absolue, de principes abstraits de morale. La morale est relative : relative au corps et aux sens. Ainsi l'aveugle de naissance a des idées différentes des nôtres sur les vices et les vertus, notamment sur la pudeur dont il ne fait pas grand cas. La morale est aussi relative au pays. Diderot notera que la morale à Tahiti n'est pas la même qu'en France. Mais un facteur important intervient dans la morale : la responsabilité. Diderot la remet en question. Car, pour lui, l'homme n'est pas libre : la société, l'éducation disposent de nous. La vie est une sorte de rêve éveillé où l'on agit presque mécaniquement en n'étant pas plus libre que dans le rêve.

Ainsi, que deviennent le vice et la vertu ? La malfeasance et la bienfeasance ? Il ne s'agit pas de mérite ou de démérite. Il ne faut pas récompenser et punir, mais encourager et corriger.

Les critères du bien et du mal ne sont donc pas des critères abstraits mais la société et ses exigences. Le libertinage ne doit pas être puni, car il ne nuit pas à la société.

Autre critère : la nature. Diderot est hostile à la chasteté et à la continence que l'on considèrerait comme des qualités. Elles ne sont pas naturelles et ne servent en rien à la société. D'autres qualités comme la pudeur, la retenue, la bienséance sont considérées comme imaginaires. La fidélité est en réalité une fausse valeur, car c'est une contrainte qui fait violence à la nature. Elle est en contradiction avec le flux universel, le changement et l'instabilité qui existent en nous et dans les choses.

Étudions maintenant le problème religieux.

VI. La religion

Diderot a évolué :

Au début, il semble qu'il ait été dévot, coincé entre jésuitisme et jansénisme. Il y a une profession de foi, dans les *Pensées philosophiques*, publiées en 1746 : « *Je suis né dans l'Église catholique, apostolique et romaine.* » Mais est-il sincère ? En réalité, il est déiste : « *L'intelligence d'un premier être ne s'est-elle pas mieux démontrée dans la nature par ses ouvrages que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits ?* » Les merveilles de la nature prouvent l'existence d'un Dieu. Mais, en 1749, dans *la Lettre sur les aveugles*, il pose indirectement la question : quelle est la valeur d'une preuve qui ne vaut pas pour tout le monde ? L'aveugle dit : « *Laissez là tout ce beau spectacle qui n'a jamais été fait pour moi ! ... Si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez toucher.* » Diderot évolue vers l'athéisme qu'il avouera en 1774.

Diderot pense que la morale peut être séparée de la religion. Il s'indigne contre l'intolérance religieuse. Pour lui, les bienfaits de la religion ne compensent pas les ravages qu'elle cause.

Surtout, il fait à la religion deux reproches de fond : elle est contre la nature et contre la raison. C'est ce qui explique ses attaques contre les dogmes et contre les miracles. L'immortalité de l'âme est une chimère, car on ne peut vivre sans corps. La croyance aux miracles vient de la crédulité populaire.

Pourtant, Diderot est resté longtemps sensible aux cérémonies du culte. Il semble qu'il y ait en lui une dualité de la raison et de la sensibilité qui l'a rendu ému par la religion tout en étant hostile à ses dogmes.

Deux remarques pour finir :

D'abord Diderot ne veut pas être un prosélyte : il a le sens de la diversité du réel, des contradictions humaines : la religion, c'est comme le mariage ; elle peut être bonne pour certains et mauvaise pour d'autres.

Ensuite, Diderot sait que la pensée et la vie quotidienne ne coïncident pas forcément. L'homme n'est pas conséquent : on est fataliste et on se comporte comme si on croyait en la liberté.

Laissons la parole à Diderot :

« *On est devenu philosophe dans ses systèmes et l'on reste peuple dans son propos.*

Tout s'est fait en nous parce que nous sommes nous, toujours nous, et pas une minute les mêmes. »
